

Culture & Société

Culture Société
Gastro Ciné Conso
Sortir Les gens

Livres

Élisabeth Alli voyage dans l'histoire suisse

L'éditrice a été la première à publier des livres pour enfants sur les particularités helvétiques

Rebecca Mosimann

«M adame, dans vos livres, il y a des bouts de votre propre histoire», lance un jour un petit garçon à Élisabeth Alli pendant l'une de ses interventions dans une classe. L'élève a vu juste. Le parcours personnel de cette Tessinoise d'origine nigériane est intrinsèquement lié à son envie de réunir dans des ouvrages pour enfants des récits sur la Suisse qu'elle-même, petite, a entendues de sa grand-mère d'adoption et qu'elle a, une fois devenue maman, transmises à ses trois enfants.

Depuis 2006, l'auteure de 47 ans aux multiples casquettes - journaliste, réalisatrice et docteur en sciences publicitaires - a fondé sa maison d'édition Sbook.ch afin de raconter ce pays qui lui a donné beaucoup d'opportunités. «À commencer par l'accès aux bibliothèques. Un espace ouvert comme ça n'est pas donné aux enfants partout dans le monde», explique-t-elle, installée dans la Bibliothèque de la jeunesse, à Lausanne, qu'elle affectionne particulièrement. Après «Langues et canton» ou encore «Lacs et rivières», le dernier en date de la collection La Suisse dans un livre est consacré au drapeau suisse. Tous destinés aux 6-12 ans.

Élisabeth Alli est née à Mendrisio, ses parents ayant fui le Niger pendant la guerre du Biafra. Souffrant d'une maladie respiratoire, elle est soignée en Suisse puis recueillie par une famille de pharmaciens qui l'éleveront comme leur fille. Elle passe de longues années sans passeport suite au conflit politique qui ronge son pays d'origine. Conséquence: impossible de rejoindre les Grisons pendant les vacances par le chemin le plus court qui traverse les Alpes italiennes. Elle doit faire un grand détour. Des heures de train pendant lesquelles sa grand-mère lui raconte l'histoire suisse. Les différences linguistiques entre cantons, les tunnels... tout ce que la petite fille peut observer derrière la fenêtre du wagon.

Des années plus tard, lorsqu'elle doit occuper ses propres enfants dans le train



Élisabeth Alli a fondé sa maison d'édition, Sbook, en 2006. Chaque ouvrage aborde de manière ludique et didactique l'histoire des Helvètes. PHILIPPE MAEDER

50 mille. Le nombre d'exemplaires vendus entre 2006 et 2016 des cinq exemplaires de la collection La Suisse dans un livre, dans trois langues nationales, éditées par Sbook, la maison d'édition d'Élisabeth Alli.

qui relie le Tessin à Lausanne, où la famille réside en alternance, elle ne trouve aucun livre qui réponde aux nombreuses interrogations de ses deux fils et de sa fille. «J'avais cette intuition que ces ouvrages trouveraient leur public», confie-t-elle en ouvrant son best-seller «Langues et cantons».

Comme aucune maison d'édition n'accepte le projet, elle se met à son compte. «Certains m'ont dit que ça ne marcherait

pas. J'ai pourtant écoulé 3000 exemplaires de mon premier livre en un été dont 1000 en Suisse romande.» Car chaque opus est publié dans trois langues nationales - l'un a même pu sortir en romanche. «La spécificité de la Suisse que j'aime profondément est son aspect multiculturel», précise celle qui a étudié aussi bien au Tessin qu'à Lausanne et à Zurich. Entre 2006 à 2016, elle a écoulé 50 000 copies de ses cinq ouvrages, toutes lan-

gues confondues, son best-seller représentant deux tiers des ventes.

L'entrepreneuse s'entoure d'experts pour chaque thématique. «Pour «Montagnes et Plateaux» par exemple, j'ai collaboré avec Michel Marthaler, professeur de géologie à l'Université de Lausanne. Je leur demande de se mettre à hauteur d'enfant. J'aime commencer mes textes avec des questions. J'utilise beaucoup d'illustrations, de bulles pour signaler des infor-

mations essentielles ou encore des photos de lieux où je me rends en famille, comme le Creux-du-Van que j'ai utilisé pour illustrer un aspect du Jura. Ce sont des ouvrages où les jeunes peuvent picorer du contenu, seuls ou avec leurs parents.»

Ses livres ont suscité l'attention de plusieurs écoles et communes, principalement au Tessin, qui lui proposent de faire de la médiation afin de favoriser l'intégration dans les classes mixtes. Aïdé par son

Auzou Suisse domine le marché

● **Édition** Dans la littérature jeunesse, en particulier les histoires et légendes suisses, les éditeurs ne se bousculent pas au portillon. En pionnière, Élisabeth Alli a ouvert la voie en 2006, confirme Maryjane Rouge, responsable du service jeunesse chez Payot Lausanne. Puis est arrivé sur le marché la maison d'édition française Auzou qui englobe aujourd'hui la majorité, voire la globalité des ouvrages consacrés à cette thématique. Ces derniers ont commencé à développer le concept au Canada en 2010 avec des collections abordant la géographie locale ainsi que des contes de certaines régions. En 2011, le diffuseur suisse Luc Feugère a proposé à l'éditeur français une version suisse avec trois livres. Aujourd'hui, Auzou Suisse en compte une centaine dans diverses collections, certaines spécialisées dans le soutien parascolaire.

«L'histoire suisse racontée aux enfants est un domaine encore peu exploité. Il y a vraiment de quoi faire. Même si cela reste un marché de niche qui s'écoule en petites quantités», observe Maryjane Rouge. Parmi les ouvrages les plus recherchés, «Les

enquêtes de Maëlys», de Christine Pompéi, établie dans la région lausannoise, remportent un joli succès. «Les intrigues régionales permettent aux jeunes lecteurs de découvrir des lieux qu'ils connaissent déjà tout en s'identifiant aux deux personnages principaux. Celle sur la cathédrale de

«L'histoire suisse racontée aux enfants est un domaine encore peu exploité. Il y a vraiment de quoi faire»

Maryjane Rouge Responsable du service jeunesse chez Payot Lausanne

Lausanne, par exemple, se vend bien chez nous.» Autres succès: «La Suisse en 15 histoires», écrit par Olivier May, enseignant genevois. «Il l'aborde en racontant la vraie et la petite histoire. Le volet historique est toujours apprécié.» De même que la collection Mes p'tits contes, avec celui consacré au canton de Vaud. **R.M.**

Trois succès d'Auzou

--	--	--

mations essentielles ou encore des photos de lieux où je me rends en famille, comme le Creux-du-Van que j'ai utilisé pour illustrer un aspect du Jura. Ce sont des ouvrages où les jeunes peuvent picorer du contenu, seuls ou avec leurs parents.»

Ses livres ont suscité l'attention de plusieurs écoles et communes, principalement au Tessin, qui lui proposent de faire de la médiation afin de favoriser l'intégration dans les classes mixtes. Aïdé par son

vécu, elle convainc facilement. D'ailleurs, c'est lors de ces journées qu'est née l'idée d'écrire sur le drapeau suisse. «Il permet d'aborder la question des origines. D'être Suisse ou pas. De savoir quel drapeau on a dans le cœur lorsqu'on est issu de la deuxième génération. Comprendre tous ces aspects de la Suisse est essentiel pour être capable de s'ouvrir au monde.»

www.sbook.ch

Le saltimbanque Sébastien Barrier a exorcisé son bégaïement d'enfant grâce à la scène

Théâtre
Poétiquement fêlé, ce Pierrot sublime son spleen dans ses spectacles musicaux. Portrait d'un artiste inséparable de son matou nomade, de passage à Vidy ce week-end

Il s'exprime avec une hâte inquiète comme s'il craignait de s'égarer dans le méandre de ses pensées. D'omettre l'essentiel. Sébastien Barrier, finaud jongleur des mots, a fait de la parole l'exutoire de sa timidité. Gamin déjà, il était «pressé de dire». Trop. Cet empressement logorrhéique entraîne un bégaïement qu'il conjure en faisant le clown dans la cour de récré. Pour lui, parler est alors à la fois «un moyen d'exister et une torture». «Sur scène, quand je suis stressé, ça revient parfois», raconte-t-il, passant sa main dans sa crinière poivre et sel. Personnage tout en contrastes, poétiquement fêlé, le saltimbanque au visage émacié abreuve ce week-end le Théâtre de Vidy de «Savoir enfin qui nous buvons», ode de six heures à ses amis vigneron et à l'état doux-amer d'ébriété qui lui est (trop) familier (lire encadré).

On le rencontre par un froid dimanche de février à Vidy, à peine achevée la dernière représentation de «Gus», fantaisie musicale contant les aventures du chat mélancolique de son complice de scène, le musicien Nicolas Lafourest, et de «Wee-Wee», son matou nomade. «Je l'ai récupéré à Calais et, depuis, il me suit partout.» Une fois la photo prise, dans leur camionnette aux allures de caverne d'Ali Baba, le félin arborant une robe blanche et rousse se faufille fissa entre les sièges pour grignoter quelques croquettes. Sébastien Barrier et «Wee-Wee» forment un sacré binôme, sillonnant allègrement les routes, de ville en ville, de théâtre en théâtre.

Besoin pathologique d'exister

Une vie de bohème. D'ailleurs Sébastien Barrier ne s'est jamais vraiment senti chez lui nulle part. «J'ai grandi au Mans, que j'ai adoré quitter à 20 ans. C'était une ville coincée entre la Bretagne et Paris, perdue, qui se cherchait. Et moi j'étais un peu comme elle. J'aimerais bien me réconcilier, un jour.» Une enfance cabossée? Pas vraiment. Juste un besoin d'exister. «Mes parents étaient des travailleurs sociaux, ils m'ont recadré avec beaucoup de douceur. Sans cette bienveillance, j'aurais sûrement fini en taule!»

À défaut de taule, donc, il s'élance sous les chapiteaux. Un passage au Lido, centre des arts du cirque de Toulouse. Il se souvient: «Il y avait quinze places, on n'était que cinq candidats à se présenter. Il va sans dire qu'on a tous été brillamment reçus.» Formé auprès d'un prof qui l'initie aux arts de la rue, il bricole ses premiers «spectacles bordéliques», montés avec des copains. «J'ai eu de la chance, j'ai commencé assez vite à vivre de mon métier. Le système des intermittents m'a beaucoup aidé.» En 2005, il cofonde le GdRA (Group-

pement de recherche artistique) avec Christophe Rulhes et Julien Cassier. Se brouille après sept ans de recherches scéniques. Et claque la porte.

Pendant ces années, il «met au monde» son alter ego, Ronan Tablantec, qu'il promène dans les rues comme sur les planches des théâtres nationaux. «Ce personnage est né pas à pas, à la suite d'accidents. J'ai toujours aimé jouer dans la rue

car c'est une manière d'aller chercher le public là où il est. J'avais ce paradoxe de faire la manche avec Tablantec, alors que je n'avais pas besoin de le faire. C'est lié à mon besoin pathologique et enfantin d'exister. De cette pathologie, j'ai fait mon métier.»

Personnage trouble, oscillant entre fiction et réalité, Ronan Tablantec a fini par envahir Sébastien Barrier. Par besoin de respirer, d'explorer d'autres territoires, il s'en détache. «Beaucoup de gens n'ont pas voulu que je fasse disparaître ce type... qui n'existe pas?» Sébastien Barrier, lui, est toujours habité par cette nécessité de jouer, de faire le clown. L'accompagne ses paroles de gestes, parfois grandiloquents, souvent inquiets. «Mes parents m'ont toujours dit, à mon frère et à moi: «Faites ce que vous voulez, pourvu que vous soyez heureux.» Depuis quelques années, je doute un peu de cette injonction.» Le saltimbanque est torturé, mais tellement touchant.

Sébastien Barrier
Comédien et metteur en scène
Natacha Rossel



Sébastien Barrier mène une vie de saltimbanque avec son chat «Wee-Wee». PHILIPPE MAEDER

Ode aux vigneron... et à la cuite

● **Spectacle** Farceur, Sébastien Barrier qualifie avec malice «Savoir enfin qui nous buvons» de «spectacle saoulant». Au propre parce qu'il y déverse un flot de paroles pendant six heures; au figuré parce qu'il convie le public à déguster le nectar des sept vigneron dont il brosse le portrait. «Des gens drôles, grands parleurs comme moi, vivants», rencontrés en 2009 lors d'un salon des vins naturels près de Rennes. S'avouant «naturel buveur», l'artiste s'est noué d'amitié avec ces amoureux du vin produit le plus naturellement possible. Ces soirées inoubliables noyées dans le rouge jusqu'à l'ivresse l'ont conduit à leur

consacrer une pièce de théâtre musicale. Une ode aux vigneron... et à la biture! «Oui je fais l'éloge de la cuite, mais en même temps je me demande pourquoi on en a tant besoin.» Un spectacle «sur l'amitié avant tout», inoubliable dans son riche parcours. Alors, même si l'usage commence à pointer après 300 représentations, le comédien le joue toujours avec la même acuité. Quant aux textes, ils ont été publiés chez Actes Sud. **N.R.**

Lausanne, Théâtre de Vidy
Sa 5 mai (17 h), di 6 (15 h 30)
Rens.: 021 619 45 45
www.vidy.ch

En bref

Journée «Star Wars»
Manifestation Ce vendredi 4 mai, la force sera avec la Maison d'Ailleurs, à Yverdon. Avec son exposition «Je suis ton père», le musée ne pouvait manquer de célébrer la journée officielle «Star Wars» dénommée «May the 4th be with you». Au programme, de 16 h 30 à 22 h, visite insolite de l'exposition, défilé de cosplayers, combats de Jedi, initiation au maniement du sabre laser et maquillage pour enfants. Blind test dinatoire sur inscription. Infos: www.ailleurs.ch **C.R.**

Le violon de Mt. Zion
Concert Membre du collectif post-rock Thee Silver Mt. Zion - passionnante formation montréalaise -, la violoniste Jessica Moss joue

mercredi 2 mai (21 h 30) au Bourg, alors qu'elle vient de sortir l'envoûtant album «Pools of Light». Le groupe de «kraut-rock de salon» Grand Veymont complète la soirée. Infos: www.le-bourg.ch **B.S.**

Triptyque domestique
Théâtre Comment communiquer dans un couple quand tout vient parer, entre jingles, spots et autres sonorités intempêtes? «Couples» est un spectacle à croquer goulument! C'est le directeur du Théâtre du Jorat qui le dit, un Michel Caspary réjouit d'accueillir, vendredi 4 mai sur la scène de la Grange sublime de Mézières, cette fantaisie lyrique conçue comme un triptyque domestique. Infos: www.theatredujorat.ch **G.C.O.**

Balélec met le Bordello

Festival
Fiesta et musique: la 38^e édition, vendredi, ne dérogera pas à la règle

Les examens guettent, la gueule de bois aussi. Balélec fait passer la seconde avant les premiers, sans vergogne depuis 37 ans et sans trop de casse pour l'EPFL, qui prête ses locaux et ses pelouses. Vendredi 4 mai, le site universitaire se pare d'un nouveau de ses plus beaux stands à boissons diverses et, accessoirement, de ses six scènes. La plus grande reçoit Gogol Bordello, collectif new-yorkais agité et marathonnier des tournées, très efficace pour retourner un terrain fang à



Gogol Bordello, pour mettre le souk sur la grande scène.

Ecublens, EPFL
Ve 4 mai (19 h).
Locations: www.balelec.ch

Repéré pour vous

«Le quatrième pouvoir» en crise

Le documentariste **Dieter Fahrner**, 60 ans, se penche sur les mues du «Quatrième pouvoir». De ses parents qui découpaient le «Bund» ou, plus souvent, l'utilisaient pour ramasser les épaves de légumes, à la génération qui clique l'info à la mitraillette, le consommateur, entre fascination et méfiance, a basculé dans la névrose. Pris dans le flux continu, il manque de savoir-faire face au déluge. Explorant quatre rédactions allemandes, du quotidien classique au portail en ligne, le Bernois enregistre



«Le quatrième pouvoir» en crise

qui émoussent les esprits crintés, même si le cinéaste se déclare convaincu de la pérennité du journalisme d'investigation, ce garant de la démocratie. **C.L.E.**

«Le quatrième pouvoir»
CH, 120', 12/14. En salles romandes. Débat à Vevey, Astor, me 2 mai (18 h)

Littérature

Issu de la vague nordique, Jørn Lier Horst s'exporte en Série noire. Interview

Le Norvégien Jørn Lier Horst, inspecteur de police, relève lui-même d'un «cold case», s'il écrit depuis 2004, son triomphe à l'international reste recré. «Je commençais à être remarqué en Scandinavie il y a cinq ans, quand le concept de Nordic Noir a déferlé. Hemming Mankell, Jo Nesbø et Stieg Larsson ont remis le polar nordique sur la carte, le courant s'amplifiait, apprécié pour ses intrigues réalistes. Maintenant, en Asie, nous passons carrément pour des



Jørn L. Horst, 48 ans, dont vingt dans la police. MARIUS BATHMAN VIKEN

oiseaux exotiques!» Dans un premier temps, traduits dans un vrac opportun, la vague nordique affiche une qualité inégale. «À la masse succèdent désormais des recrus de choix, édués non sur leur simple passeport mais sur des antécédents solides.

Ainsi de «Chiens de chasse» qui met en scène William Wisting de la police du comté de Vestfold - la série tire à 2,5 millions d'exemplaires dans le monde. Ce fic à la traite bossse en bénévole sur des affaires non résolues. «Tout mon talent, avoue Horst, émane de vingt ans de service dans la police criminelle. À un moment ou un autre, les ratés de la mécanique sociale, sans exception, finissent par revenir dans

les pattes de la justice.» Hasard ou destin, son premier jour dans les forces de l'ordre, en 1995, le confronta à un cas d'une rare brutalité, l'affaire Ronald Ramm. «La vision de son cadavre battu, violé, mains liées, dans ce corridor me donne encore des cauchemars. L'affaire ne fut jamais élucidée, elle me hantait. Alors je l'ai résolue en fiction dans un premier roman.»

Il lance aussi son alter ego William Wisting, en rupture avec le folklore habituel, «J'en avais marre du fic à la barbe de trois jours, qui médite noyé dans sa bouteille et, à peine remis de sa gueule de bois, trouve le coupable tout seul.» En limier aguerri, il étoffe aussi sa chronique de détails à priori ano-

dins, édifiants au final. «Derrière les barricades d'une zone de crime, vous pouvez sonder une communauté de manière idéale. Tous ces interrogatoires auxquels j'ai procédé, entre colère, vengeance, désespoir, innervent mes textes avec une texture viscérale authentique.»

À la faveur de la technologie, l'art du «cold case» a pris ses aises en littérature policière. Tendence de saison, les polars qui déterrent des meurtres du passé et les impliquent au présent. Ainsi des best-sellers annoncés de l'été, Joël Dicker («La disparition de Stephanie Maillet»), Bernard Minier («Sœurs») ou Guillaume Musso («La jeune fille et la nuit»). Horst nuance. «Les apprentis chimistes

ne résolvent pas tout. C'est aussi une question de regard.» Et de soupier. «Au-delà, je remarque que la justice, en Norvège du moins, ne se porte guère mieux. La faute au nationalisme, à la xénophobie, attisés par la crise économique. L'individualisme aussi insinue un froid glacial dans les intestines de la société.» Pas de retraite pour Wisting, donc. **Cécile Lecoultré**

«Les chiens de chasse»
Jørn Lier Horst
Éd. Série noire,
480 p.